B 193.

DISCOURS
PRONONCÉS
DANS L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Le Jeudi XI Décembre M. DCC. LXXXVIII,

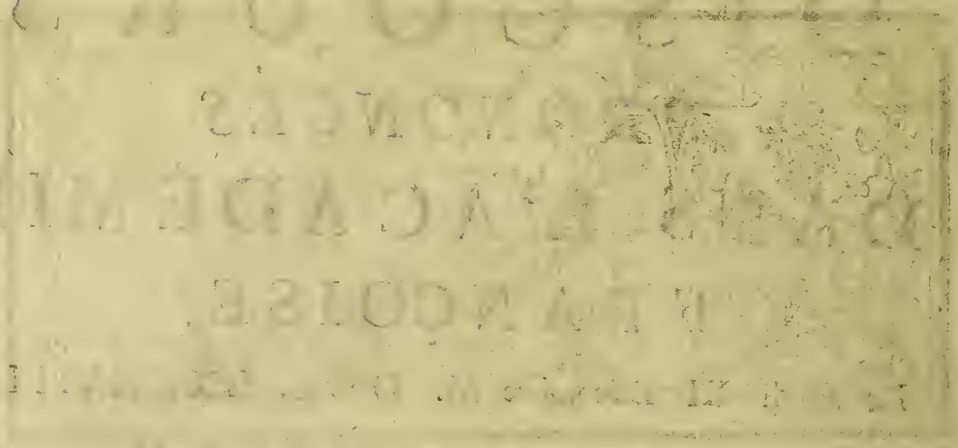
A LA RÉCEPTION

DE M. VICQ D'AZYR.

A PARIS,

Chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine, aux Armes de Dombes.

M. DCC. LXXXVIII.



M. Vicq d'Azyr ayant été élu par Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, à la place de M. le Comte de Buffon, y vint prendre ſéance le Jeudi 11 *Décembre* 1788, *& prononça le Diſcours qui ſuit.*

Messieurs,

Dans le nombre de ceux auxquels vous accordez vos ſuffrages, il en eſt qui, déjà célèbres par d'immortels Ecrits, viennent aſſocier leur gloire avec la vôtre; mais il en eſt auſſi qui, à la faveur de l'heureux accord qui doit régner entre les Sciences & les Arts, viennent vous demander, au nom des Sociétés ſavantes, dont ils ont l'honneur d'être Membres, à ſe perfectionner près de vous dans le grand art de penſer & d'écrire, le premier des Beaux-Arts, & celui dont vous êtes les arbitres & les modèles.

C'eſt ainſi, MESSIEURS; c'eſt ſous les auſpices des Corps ſavans auxquels j'ai l'honneur d'appartenir, que je me préſente aujourd'hui parmi vous. L'un de ces Corps (1) vous eſt attaché depuis long-temps par des liens qui ſont chers aux Lettres; dépoſitaire des ſecrets de la Nature, interprète de ſes lois, il offre à l'Eloquence de grands ſujets & de riches tableaux. Quelque éloignées que paroiſſent être de vos occupations les autres Compagnies (1) qui m'ont reçu dans leur ſein, elles s'en rapprochent, en pluſieurs points, par leurs études. Peut-être que les grands Ecrivains qui ſe ſont illuſtrés dans l'art que je profeſſe, qui ont contribué, par leurs veilles, à conſerver dans toute leur pureté ces Langues éloquentes de la Grèce & de l'Italie, dont vos Productions ont fait revivre les tréſors, qui ont le mieux imité Pline & Celſe dans l'élégance de leur langage; peut-être que ces hommes avoient quelques droits à vos récompenſes. Animé par leurs exemples, j'ai marché de loin ſur leurs traces; j'ai fait de grands efforts, & vous avez couronné mes travaux.

Et ce n'eſt pas moi ſeul dont les vœux ſont aujourd'hui comblés; que ne puis-je vous exprimer, MESSIEURS, combien la faveur que vous m'avez accordée a répandu d'encouragement & de joie parmi les Membres & les Correſpondans nombreux de la Compagnie ſavante dont je ſuis l'organe. J'ai vu que, dans les lieux les plus éloignés, que par-tout où l'on cultive ſon eſprit & ſa raiſon, on connoît le prix de vos ſuffrages; & ſi quelque choſe pouvoit ajouter au bonheur de les avoir réunis, ce

(1) L'Académie Royale des Sciences.

(2) La Faculté & la Société Royale de Médecine de Paris.

ſeroit celui de voir tant de Savans eſtimables partager votre bienfait & ma reconnoiſſance ; ce ſeroit ce concours de tant de félicitations qu'ils m'ont adreſſées de toutes parts, lorſque vous m'avez permis de ſuccéder parmi vous à l'homme illuſtre que le Monde littéraire a perdu.

Malheureuſement il en eſt de ceux qui ſuccèdent aux grands Hommes, comme de ceux qui en deſcendent. On voudroit qu'héritiers de leurs priviléges, ils le fuſſent auſſi de leurs talens ; & on les rend, pour ainſi dire, reſponſables de ces pertes que la Nature eſt toujours ſi lente à réparer. Mais ces reproches, qui échappent au ſentiment aigri par la douleur, le ſilence qui règne dans l'Empire des Lettres, lorſque la voix des hommes éloquens a ceſſé de s'y faire entendre, ce vide qu'on ne ſauroit combler, ſont autant d'hommages offerts au génie. Ajoutons-y les nôtres ; & méritons, par nos reſpects, que l'on nous pardonne d'être aſſis à la place du Philoſophe qui fut une des lumières de ſon ſiècle, & l'un des ornemens de ſa patrie.

La France n'avoit produit aucun Ouvrage qu'elle pût oppoſer aux grandes vues des Anciens ſur la Nature. Buffon naquit, & la France n'eut plus, à cet égard, de regrets à former.

On touchoit au milieu du ſiècle ; l'Auteur de la Henriade & de Zaïre continuoit de charmer le monde par l'inépuiſable fécondité de ſon génie ; Monteſquieu démêloit les cauſes phyſiques & morales qui influent ſur les inſtitutions des hommes ; le Citoyen de Genève commençoit à les étonner par la hardieſſe & l'éloquence de ſa philoſophie ; d'Alembert écrivoit cet immortel Diſcours qui ſert de frontiſpice au plus vaſte de tous les

monumens de la Littérature ; il expliquoit la préceſſion des équinoxes, & il créoit un nouveau calcul ; Buffon préparoit ſes pinceaux, & tous ces grands Eſprits donnoient des eſpérances qui n'ont point été trompées.

Quel grand, quel étonnant ſpectacle que celui de la Nature ! Des aſtres étincelans & fixes, qui répandent au loin la chaleur & la lumière ; des aſtres errans, qui brillent d'un éclat emprunté, & dont les routes ſont tracées dans l'eſpace ; des forces oppoſées, d'où naît l'équilibre des mondes ; l'élément léger, qui ſe balance autour de la terre ; les eaux courantes, qui la dégradent & la ſillonnent ; les eaux tranquilles, dont le limon qui la féconde forme les plaines ; tout ce qui vit ſur ſa ſurface, & tout ce qu'elle cache en ſon ſein ; l'homme lui-même, dont l'audace a tout entrepris, dont l'intelligence a tout embraſſé, dont l'induſtrie a meſuré le temps & l'eſpace ; la chaîne éternelle des cauſes ; la ſérie mobile des effets, tout eſt compris dans ce merveilleux enſemble. Ce ſont ces grands objets que M. de Buffon a traités dans ſes Ecrits. Hiſtorien, Orateur, Peintre & Poète, il a pris tous les tons & mérité toutes les palmes de l'Eloquence. Ses vues ſont hardies, ſes plans ſont bien conçus, ſes tableaux ſont magnifiques. Il inſtruit ſouvent, il intéreſſe toujours ; quelquefois il enchante, il ravit ; il force l'admiration, lors même que la raiſon lui réſiſte. On retrouve dans ſes erreurs l'empreinte de ſon génie ; & leur tableau prouveroit ſeul que celui qui les commit fut un grand Homme.

Lorſqu'on jette un coup-d'œil général ſur les Ouvrages de M. de Buffon, on ne ſait ce qu'on doit le plus admirer dans une entrepriſe ſi étendue, ou de la vigueur de ſon eſprit, qui ne ſe fatigua jamais, ou de la per-

fection ſoutenue de ſon travail, qui ne s'eſt point démentie, ou de la variété de ſon ſavoir, que chaque jour il augmentoit par l'étude. Il excella ſur-tout dans l'art de généraliſer ſes idées & d'enchaîner les obſervations. Souvent, après avoir recueilli des faits juſqu'alors iſolés & ſtériles, il s'élève & il arrive aux réſultats les plus inattendus. En le ſuivant, les rapports naiſſent de toutes parts; jamais on ne ſut donner à des conjectures plus de vraiſemblance, & à des doutes l'apparence d'une impartialité plus parfaite. Voyez avec quel art, lorſqu'il établit une opinion, les probabilités les plus foibles ſont placées les premières; à meſure qu'il avance, il en augmente ſi rapidement le nombre & la force, que le lecteur ſubjugué ſe refuſe à toute réflexion qui porteroit atteinte à ſon plaiſir. Pour éclairer les objets, M. de Buffon emploie, ſuivant le beſoin, deux manières: dans l'une, un jour doux, égal, ſe répand ſur toute la ſurface; dans l'autre, une lumière vive, éblouiſſante, n'en frappe qu'un ſeul point. Perſonne ne voila mieux ces vérités délicates, qui ne veulent qu'être indiquées aux hommes. Et, dans ſon ſtyle, quel accord entre l'expreſſion & la penſée! Dans l'expoſition des faits, ſa phraſe n'eſt qu'élégante; dans les préfaces de ſes Traductions, il ne montre qu'un Ecrivain correct & ſage. Lorſqu'il applique le calcul à la morale, il ſe contente de ſe rendre intelligible à tous. S'il décrit une expérience, il eſt précis & clair; on voit l'objet dont il parle; & pour des yeux exercés, c'eſt le trait d'un grand Artiſte: mais on s'aperçoit ſans peine que ce ſont les ſujets élevés qu'il cherche & qu'il préfère. C'eſt en les traitant qu'il déploie toutes ſes forces, & que ſon ſtyle montre toute la richeſſe de ſon talent.

Dans ces tableaux, où l'imagination ſe repoſe ſur un merveilleux réel, comme Manilius & Pope, il peint pour inſtruire ; comme eux il décrit ces grands phénomènes, qui ſont plus impoſans que les menſonges de la fable ; comme eux il attend le moment de l'inſpiration pour produire ; & comme eux il eſt Poète. En lui la clarté, cette qualité première des Ecrivains, n'eſt point altérée par l'abondance. Les idées principales, diſtribuées avec goût, forment les appuis du diſcours ; il a ſoin que chaque mot convienne à l'harmonie autant qu'à la penſée ; il ne ſe ſert, pour déſigner les choſes communes, que de ces termes généraux, qui ont, avec ce qui les entoure, des liaiſons étendues. A la beauté du coloris il joint la vigueur du deſſin ; à la force s'allie la nobleſſe ; l'élégance de ſon langage eſt continue ; ſon ſtyle eſt toujours élevé, ſouvent ſublime, impoſant & majeſtueux ; il charme l'oreille, il ſéduit l'imagination, il occupe toutes les facultés de l'eſprit ; & pour produire ces effets, il n'a beſoin ni de la ſenſibilité, qui émeut & qui touche, ni de la véhémence, qui entraîne, & qui laiſſe dans l'étonnement celui qu'elle a frappé. Que l'on étudie ce grand art dans le diſcours où M. de Buffon en a tracé les règles ; on y verra par-tout l'Auteur ſe rendant un compte exact de ſes efforts, réfléchiſſant profondément ſur ſes moyens, & dictant des lois auxquelles il n'a jamais manqué d'obéir. Lorſqu'il vous diſoit, MESSIEURS, que les beautés du ſtyle ſont les droits les plus ſûrs que l'on puiſſe avoir à l'admiration de la Poſtérité, lorſqu'il vous expoſoit comment un Ecrivain, en s'élevant par la contemplation à des vérités ſublimes, peut établir ſur des fondemens inébranlables, des monumens immortels ;

immortels ; il portoit en lui le ſentiment de ſa deſtinée ; & c'étoit alors une prédiction qui fut bientôt accomplie.

Je n'aurois jamais oſé, MESSIEURS, parler ici de l'élocution & du ſtyle, ſi, en eſſayant d'apprécier M. de Buffon ſous ce rapport, je n'avois été conduit par M. de Buffon lui-même. C'eſt en liſant ſes Ouvrages que l'on éprouve toute la puiſſance du talent qui les a produis, & de l'art qui les a formés. Je ſens mieux que perſonne combien il eſt difficile de célébrer dignement tant de dons raſſemblés ; & lors même que cet éloge me ramène aux objets les plus familiers de mes travaux, j'ai lieu de douter encore que j'aye rempli votre attente. Mais les Ouvrages de M. de Buffon ſont ſi répandus, & l'on s'eſt tant occupé de la Nature en l'étudiant dans ſes Ecrits, que, pour donner de ce grand Homme l'idée que j'en ai conçue, je n'ai pas craint, MESSIEURS, de vous entretenir auſſi des plus profonds objets de ſes méditations & de ſes travaux.

Avant de parler de l'homme & des animaux, M. de Buffon devoit décrire la terre qu'ils habitent, & qui eſt leur domaine commun ; mais la théorie de ce globe lui parut tenir au ſyſtême entier de l'univers, & différer phénomènes, tels que l'augmentation ſucceſſive des glaces vers les pôles, & la découverte des oſſemens des grands animaux dans le Nord, annonçant qu'il avoit exiſté ſur cette partie de notre planète une autre température, M. de Buffon chercha, ſans la trouver, la ſolution de cette grande énigme dans la ſuite des faits connus. Libre alors ſon imagination féconde oſa ſuppléer à ce que les travaux des hommes n'avoient pu découvrir. Il dit ave

Héſiode : Vous connoîtrez quand la terre commença d'être, & comment elle enfanta les hautes montagnes. Il dit avec Lucrèce : J'enſeignerai avec quels élémens la Nature produit, accroît & nourrit les animaux ; & ſe plaçant à l'origine des choſes : Un aſtre, ajouta-t-il, a frappé le ſoleil ; il en a fait jaillir un torrent de matière embraſée, dont les parties, condenſées inſenſiblement par le froid, ont formé les planètes. Sur le globe que nous habitons, les molécules vivantes ſe ſont compoſées de l'union de la matière inerte avec l'élément du feu ; les régions des pôles, où le refroidiſſement a commencé, ont été, dans le principe, la patrie des plus grands animaux. Mais déjà la flamme de la vie s'y eſt éteinte ; & la terre, ſe dépouillant, par degrés, de ſa verdure, finira par n'être plus qu'un vaſte tombeau.

On trouve dans ces fictions brillantes la ſource de tous les ſyſtêmes que M. de Buffon a formés. Mais pour ſavoir juſqu'à quel point il tenoit à ces illuſions de l'eſprit, qu'on le ſuive dans les routes où il s'engage. Ici, plein de confiance dans ſes explications, il rappelle tout à des lois que ſon imagination a dictées. Là, plus réſervé, il juge les ſyſtêmes de Whiſton & de Léibnitz, comme il convient au Traducteur de Newton ; & la ſévérité de ſes principes étonne ceux qui ſavent combien eſt grande ailleurs la hardieſſe de ſes ſuppoſitions. Eſt-il bleſſé par la ſatire ? il reprend ces théories qu'il avoit preſque abandonnées ; il les accommode aux découvertes qui ont changé la face de la Phyſique ; &, perfectionnées, elles excitent de nouveau les applaudiſſemens & l'admiration que des Critiques mal-adroits avoient projeté de lui ravir. Plus calme ailleurs, il convient que ſes hypothèſes ſont dé-

nuées de preuves ; & il ſemble ſe juſtifier, plutôt que s'applaudir de les avoir imaginées. Maintenant ſon art eſt connu, & ſon ſecret eſt dévoilé. Ce grand Homme n'a rien négligé de ce qui pouvoit attirer ſur lui l'attention générale, qui étoit l'objet de tous ſes travaux. Il a voulu lier, par une chaîne commune, toutes les parties du ſyſtême de la Nature ; il n'a point penſé, que, dans une ſi longue carrière, le ſeul langage de la raiſon pût ſe faire entendre à tous; & cherchant à plaire pour inſtruire, il a mêlé quelquefois les vérités aux fables, & plus ſouvent quelques fictions aux vérités.

Dans les Diſcours dont je dois raſſembler ici les principales idées, les problêmes les plus intéreſſans ſont propoſés & réſolus. On y cherche, parmi les lieux les plus élevés du globe, quel fut le berceau du genre humain ; on y peint les premiers peuples s'entourant d'animaux eſclaves ; des colonies nombreuſes ſuivant la direction & les pentes des montagnes, qui leur ſervent d'échelons pour deſcendre au loin dans les plaines, & la terre ſe couvrant, avec le temps, de leur poſtérité.

On y demande s'il y a des hommes de pluſieurs eſpèces ; l'on y fait voir que, depuis les zones froides, que le Lapon & l'Eskimau partagent avec les phoques & les ours blancs, juſqu'aux climats que diſputent à l'Africain le lion & la panthère, la grande cauſe qui modifie les êtres eſt la chaleur. L'on y démontre que ce ſont ſes variétés qui produiſent les nuances de la couleur & les différences de la ſtature des divers habitans du globe, & que nul caractère conſtant n'établit entre eux des différences déterminées. D'un pôle à l'autre, les hommes ne forment donc qu'une ſeule eſpèce ; ils ne compoſent qu'une

même famille. Ainſi, c'eſt aux Naturaliſtes qu'on doit les preuves phyſiques de cette vérité morale, que l'ignorance & la tyrannie ont ſi ſouvent méconnue, & que, depuis ſi long-temps, les Européens outragent, lorſqu'ils achètent leurs frères, pour les ſoumettre, ſans relâche, à un travail ſans ſalaire, pour les mêler à leurs troupeaux, & s'en former une propriété, dans laquelle il n'y a de légitime que la haîne vouée par les eſclaves à leurs oppreſſeurs, & les imprécations adreſſées, par ces malheureux, au Ciel, contre tant de barbarie & d'impunité.

On avoit tant écrit ſur les ſens, que la matière paroiſſoit épuiſée ; mais on n'avoit point indiqué l'ordre de leur prééminence dans les diverſes claſſes d'animaux. C'eſt ce que M. de Buffon a fait ; & conſidérant que les rapports des ſenſations dominantes doivent être les mêmes que ceux des organes, qui en ſont le foyer, il en a conclu que l'homme, inſtruit ſur-tout par le toucher, qui eſt un ſens profond, doit être attentif, ſérieux, & réfléchi ; que le quadrupède, auquel l'odorat & le goût commandent, doit avoir des appétits véhémens & groſſiers ; tandis que l'oiſeau, que l'œil & l'oreille conduiſent, aura des ſenſations vives, légères, précipitées comme ſon vol, & étendues comme la ſphère où il ſe meut en parcourant les airs.

En parlant de l'éducation, M. de Buffon prouve que dans toutes les claſſes d'animaux, c'eſt par les ſoins aſſidus des meres que s'étendent les facultés des êtres ſenſibles ; que c'eſt par le ſéjour que les petits ſont près d'elles, que ſe perfectionne leur jugement, & que ſe développe leur induſtrie : de ſorte que les plus imparfaits de tous ſont ceux par qui ne fut jamais preſſé le ſein qui les porta, & que le premier eſt l'homme qui, ſi long-

temps foible, doit à celle dont il a reçu le jour, tant de careſſes, tant d'innocens plaiſirs, tant de douces paroles, tant d'idées & de raiſonnemens, tant d'expériences & de ſavoir ; que ſans cette premiere inſtruction qui forme l'eſprit, il demeureroit peut-être muet & ſtupide parmi les animaux auxquels il devoit commander.

Les idées morales ſont toutes appuyées ſur des vérités phyſiques, & comme celles-ci réſultent de l'obſervation & de l'expérience, les premières naiſſent de la réflexion & de la philoſophie. M. de Buffon, en les mêlant avec art les unes aux autres, a ſu tout animer & tout embellir. Il en a fait ſur-tout le plus ingénieux uſage pour combattre les maux que répand parmi les hommes la peur de mourir. Tantôt s'adreſſant aux perſonnes les plus timides, il leur dit que le corps énervé ne peut éprouver de vives ſouffrances au moment de ſa diſſolution. Tantôt voulant convaincre les lecteurs les plus éclairés, il leur montre dans le déſordre apparent de la deſtruction, un des effets de la cauſe qui conſerve & qui régénere ; il leur fait remarquer que le ſentiment de l'exiſtence ne forme point en nous une trame continue, que ce fil ſe rompt chaque jour par le ſommeil, & que ces lacunes, dont perſonne ne s'effraye, appartiennent toutes à la mort. Tantôt parlant aux vieillards, il leur annonce que le plus âgé d'entre eux, s'il jouit d'une bonne ſanté, conſerve l'eſpérance légitime de trois années de vie ; que la mort ſe rallentit dans ſa marche, à meſure qu'elle s'avance, & que c'eſt encore une raiſon pour vivre, que d'avoir long-temps vécu.

Les calculs que M. de Buffon a publiés ſur ce ſujet important, ne ſe bornent point à répandre des conſola-

tions ; on en tire encore des conſéquences utiles à l'adminiſtration des peuples. Il prouve que les grandes villes ſont des abîmes où l'eſpèce humaine s'engloutit. On y voit que les années les moins fertiles en ſubſiſtance ſont auſſi les moins fécondes en hommes. De nombreux réſultats y montrent que le corps politique languit lorſqu'on l'opprime ; qu'il ſe fatigue & s'épuiſe lorſqu'on l'irrite ; qu'il dépérit faute de chaleur ou d'aliment, & qu'il ne jouit de toutes ſes forces qu'au ſein de l'abondance & de la liberté.

M. de Buffon eſt donc le premier qui ait uni la Géographie à l'Hiſtoire Naturelle, & qui ait appliqué l'Hiſtoire Naturelle à la Philoſophie ; le premier qui ait diſtribué les quadrupèdes par zônes, qui les ait comparés entre eux dans les deux Mondes, & qui leur ait aſſigné le rang qu'ils doivent tenir à raiſon de leur induſtrie. Il eſt le premier qui ait dévoilé les cauſes de la dégénération des animaux; ſavoir, le changement de climats, d'alimens, & de mœurs, c'eſt à dire, l'éloignement de la patrie & la perte de la liberté. Il eſt le premier qui ait expliqué comment les peuples des deux continens ſe ſont confondus, qui ait réuni dans un tableau toutes les variétés de notre eſpèce, & qui, dans l'hiſtoire de l'homme, ait fait connoître, comme un caractère que l'homme ſeul poſſède, cette flexibilité d'organes qui ſe prête à toutes les températures, & qui donne le pouvoir de vivre & de vieillir dans tous les climats.

Parmi tant d'idées exactes & de vues neuves, comment ne reconnoîtroit-on pas une raiſon forte que l'imagination n'abandonne jamais, & qui, ſoit qu'elle s'occupe à diſcuter, à diviſer ou à conclure, mêlant des images aux abſtrac-

tions & des emblêmes aux vérités, ne laiſſe rien ſans liaiſons, ſans couleur ou ſans vie, peint ce que les autres ont décrit, ſubſtitue des tableaux ornés à des détails arides, des théories brillantes à de vaines ſuppoſitions, crée une ſcience nouvelle, & force tous les eſprits à méditer ſur les objets de ſon étude, & à partager ſes travaux & ſes plaiſirs.

Dans le nombre des Critiques qui s'élevèrent contre la premiere partie de l'Hiſtoire Naturelle de M. de Buffon, M. l'Abbé de Condillac, le plus redoutable de ſes adverſaires, fixa tous les regards. Son eſprit jouiſſoit de toute ſa force dans la diſpute. Celui de M. de Buffon au contraire y étoit en quelque ſorte étranger. Veut-on les bien connoître ? Que l'on jette les yeux ſur ce qu'ils ont dit des ſenſations. Ici les deux Philoſophes partent du même point ; c'eſt un homme que chacun d'eux veut animer. L'un, toujours méthodique, commence par ne donner à ſa ſtatue qu'un ſeul ſens à la fois. Toujours abondant, l'autre ne refuſe à la ſienne aucun des dons qu'elle auroit pu tenir de la Nature. C'eſt l'odorat, le plus obtus des organes, que le premier met d'abord en uſage. Déjà le ſecond a ouvert les yeux de ſa ſtatue à la lumière, & ce qu'il y a de plus brillant a frappé ſes regards. M. l'Abbé de Condillac fait une analyſe complette des impreſſions qu'il communique. M. de Buffon au contraire a diſparu, ce n'eſt plus lui, c'eſt l'homme qu'il a créé, qui voit, qui entend, & qui parle. La ſtatue de M. l'Abbé de Condillac, calme, tranquille, ne s'étonne de rien, parce que tout eſt prévu, tout eſt expliqué par ſon auteur. Il n'en eſt pas de même de celle de M. de Buffon ; tout l'inquiète, parce qu'abandonnée à elle-même, elle eſt

ſeule dans l'Univers : elle ſe meut, elle ſe fatigue, elle s'endort, ſon reveil eſt une ſeconde naiſſance ; & comme le trouble de ſes eſprits fait une partie de ſon charme, il doit excuſer une partie de ſes erreurs. Plus l'homme de M. l'Abbé de Condillac avance dans la carrière de ſon éducation, plus il s'éclaire ; il parvient enfin à généraliſer ſes idées, & à découvrir en lui-mêmes les cauſes de ſa dépendance & les ſources de ſa liberté. Dans la ſtatue de M. de Buffon ce n'eſt pas la raiſon qui ſe perfectionne, c'eſt le ſentiment qui s'exalte ; elle s'empreſſe de jouïr ; c'eſt Galatée qui s'anime ſous le ciſeau de Pygmalion, & l'amour achève ſon exiſtence. Dans ces productions de deux de nos grands Hommes, je ne vois rien de ſemblable. Dans l'une, on admire une poéſie ſublime ; dans l'autre, une philoſophie profonde. Pourquoi ſe traitoient-ils en rivaux, puiſqu'ils alloient par des chemins différens à la gloire, & que tous les deux étoient également ſûrs d'y arriver ?

Aux diſcours ſur la nature des animaux ſuccéda leur deſcription. Aucune production ſemblable n'avoit encore attiré les regards des hommes. Swammerdam avoit écrit ſur les inſectes. Occupé des mêmes travaux, Réaumur avoit donné à l'Hiſtoire Naturelle le premier aſile qu'elle ait eu parmi nous, & ſes Ouvrages, quoique diffus, étoient recherchés. Ce fut alors que M. de Buffon ſe montra. Fort de la conſcience de ſon talent, il commanda l'attention. Il s'attacha d'abord à détruire le merveilleux de la prévoyance attribuée aux inſectes ; il rappela les hommes à l'étude de leurs propres organes ; & dédaignant toute méthode, ce fut à grands traits qu'il deſſina ſes tableaux. Autour de l'homme, à des diſtances que le ſavoir & le goût

goût ont mesurées, il plaça les animaux dont l'homme a fait la conquête, ceux qui le servent près de ses foyers, ou dans les travaux champêtres ; ceux qu'il a subjugués & qui refusent de le servir ; ceux qui le suivent, le caressent, & l'aiment ; ceux qui le suivent & le caressent sans l'aimer ; ceux qu'il repousse par la ruse ou qu'il attaque à force ouverte ; & les tribus nombreuses d'animaux qui, bondissant dans les taillis, sous les futaies, sur la cîme des montagnes, ou au sommet des rochers, se nourrissent de feuilles & d'herbes, & les tribus redoutables de ceux qui ne vivent que de meurtre & de carnage. A ces groupes de quadrupedes, il oppose des groupes d'oiseaux. Chacun de ces êtres lui offrit une physionomie, & reçut de lui un caractère. Il avoit peint le ciel, la terre, l'homme, & ses âges, & ses jeux, & ses malheurs, & ses plaisirs ; il avoit assigné aux divers animaux toutes les nuances des passions. Il avoit parlé de tout, & tout parloit de lui. Ainsi quarante années de vie littéraire furent pour M. de Buffon quarante années de gloire ; ainsi le bruit de tant d'applaudissemens étouffa les cris aigus de l'envie, qui s'efforçoit d'arrêter son triomphe ; ainsi, le dix-huitieme siecle rendit à Buffon vivant les honneurs de l'immortalité.

M. de Buffon a décrit plus de quatre cents espèces d'animaux ; &, dans un si long travail, sa plume ne s'est point fatiguée. L'exposition de la structure & l'énumération des propriétés, par les places qu'elles occupent, servent à reposer la vue, & font ressortir les autres parties de la composition. Les différences des habitudes, des appétits, des mœurs & du climat, offrent des contrastes, dont le jeu produit des effets brillans. Des épisodes heureux y répandent de la variété, & diverses moralités y

mêlent, comme dans des apologues, des leçons utiles. S'il falloit prouver ce que j'avance, qu'aurois-je, MESSIEURS, à faire de plus que de retracer des lectures qui ont été la source de vos plaisirs ? Vous n'avez point oublié avec quelle noblesse, rival de Virgile, M. de Buffon a peint le coursier fougueux, s'animant au bruit des armes, & partageant avec l'homme les fatigues de la guerre & la gloire des combats ; avec quelle vigueur il a dessiné le tigre, qui, rassasié de chair, est encore altéré de sang. Comme on est frappé de l'opposition de ce caractère féroce, avec la douceur de la brebis, avec la docilité du chameau, de la vigogne & du renne, auxquels la Nature a tout donné pour leurs maîtres ; avec la patience du bœuf, qui est le soutien du ménage & la force de l'agriculture ! Qui n'a pas remarqué, parmi les oiseaux dont M. de Buffon a décrit les mœurs, le courage franc du faucon, la cruauté lâche du vautour, la sensibilité du serin, la pétulance du moineau, la familiarité du troglodyte, dont le ramage & la gaîté bravent la rigueur de nos hivers, & les douces habitudes de la colombe, qui sait aimer sans partage, & les combats innocens des fauvettes, qui sont l'emblême de l'amour léger ? Quelle variété, quelle richesse dans les couleurs avec lesquelles M. de Buffon a peint la robe du zèbre, la fourrure du léopard, la blancheur du cygne & l'éclatant plumage de l'oiseau mouche ! Comme on s'intéresse à la vue des procédés industrieux de l'éléphant & du castor ! Que de majesté dans les épisodes où M. de Buffon compare les terres anciennes & brûlées des déserts de l'Arabie, où tout a cessé de vivre, avec les plaines fangeuses du nouveau Continent, qui fourmillent d'insectes, où la

traînent d'énormes reptiles, qui ſont couverts d'oiſeaux raviſſeurs, & où la vie ſemble naître du ſein des eaux ! Quoi de plus moral enfin que les réflexions que ces beaux ſujets ont dictées ! C'eſt, dit-il (à l'article de l'éléphant), parmi les êtres les plus intelligens & les plus doux que la Nature a choiſi le Roi des animaux. Mais je m'arrête. En vain j'accumulerois ici les exemples ; entouré des richeſſes que le génie de M. de Buffon a raſſemblées, il me ſeroit également impoſſible de les faire connoître, & de les rappeler toutes dans ce Diſcours. J'ai voulu ſeulement, pour paroître meilleur, emprunter un inſtant ſon langage. J'ai voulu graver ſur ſa tombe, en ce jour de deuil, quelques-unes de ſes penſées ; j'ai voulu, MESSIEURS, conſacrer ici ma vénération pour ſa mémoire, & vous montrer qu'au moins j'ai médité long-temps ſur ſes Ecrits.

Lorſque M. de Buffon avoit conçu le projet de ſon Ouvrage, il s'étoit flatté qu'il lui ſeroit poſſible de l'achever dans ſon entier. Mais le temps lui manqua ; il vit que la chaîne de ſes travaux alloit être rompue ; il voulut au moins en former le dernier anneau, l'attacher & le joindre au premier.

Les minéraux, à l'étude deſquels il a voué la fin de ſa carrière, vus ſous tous les rapports, ſont en oppoſition avec les êtres animés, qui ont été les ſujets de ſes premiers tableaux. De toutes parts, dans le premier règne, l'exiſtence ſe renouvelle & ſe propage ; tout y eſt vie, mouvement, & ſenſibilité. Ici, c'eſt au contraire l'empire de la deſtruction : la terre, obſervée dans l'épaiſſeur des couches qui la compoſent, eſt jonchée d'oſſemens ; les générations paſſées y ſont confondues ; les

générations à venir s'y engloutiront encore. Nous-mêmes en ferons parties. Les marbres des palais, les murs des maiſons, le ſol qui nous ſoutient, le vêtement qui nous couvre, l'aliment qui nous nourrit, tout ce qui ſert à l'homme, eſt le produit & l'image de la mort.

Ce ſont ces grands contraſtes que M. de Buffon aimoit à ſaiſir; & lorſqu'abandonnant à l'un de ſes amis, qui s'eſt montré digne de cette aſſociation honorable, mais qui déjà n'eſt plus, le ſoin de finir ſon Traité des Oiſeaux, il ſe livroit à l'examen des corps que la terre cache en ſon ſein; il y cherchoit, on n'en peut douter, de nouveaux ſujets à peindre; il vouloit conſidérer & ſuivre les continuelles métamorphoſes de la matière qui vit dans les organes, & qui meurt hors des limites de leur énergie; il vouloit deſſiner ces grands laboratoires où ſe préparent la chaux, la craie, la ſoude & la magnéſie au fond du vaſte Océan: il vouloit parler de la Nature active, j'ai preſque dit des ſympathies, de ce métal ami de l'homme, ſans lequel nos vaiſſeaux vogueroient au haſard ſur les mers; il vouloit décrire l'éclat & la limpidité des pierres précieuſes, échappées à ſes pinceaux; il vouloit montrer l'or ſuſpendu dans les fleuves, diſperſé dans les ſables, ou caché dans les mines, & ſe dérobant par-tout à la cupidité qui le pourſuit; il vouloit adreſſer un diſcours éloquent aux Nations ſur la néceſſité de chercher les richeſſes, non dans des cavernes profondes, mais ſur tant de plaines incultes, qui, livrées au laboureur, produiroient à jamais l'abondance & la ſanté.

Quelquefois M. de Buffon montre dans ſon talent une confiance qui eſt l'ame des grandes entrepriſes. *Voilà*, dit-il, *ce que j'aperçois par la vue de l'eſprit*; & il ne

trompé point : car cette vue ſeule lui a découvert des rapports que d'autres n'ont trouvés qu'à force de veilles & de travaux. Il avoit jugé que le diamant étoit inflammable, parce qu'il y avoit reconnu, comme dans les huiles, une réfraction puiſſante. Ce qu'il a conclu de ſes remarques ſur l'étendue des glaces auſtrales, Coock l'a confirmé. Lorſqu'il comparoit la reſpiration à l'action d'un feu toujours agiſſant ; lorſqu'il diſtinguoit deux eſpèces de chaleur, l'une lumineuſe, & l'autre obſcure ; lorſque, mécontent du phlogiſtique de Sthaal, il en formoit un à ſa manière ; lorſqu'il créoit un ſoufre ; lorſque, pour expliquer la calcination & la réduction des métaux, il avoit recours à un agent compoſé de feu, d'air, & de lumière ; dans ces différentes théories, il faiſoit tout ce qu'on peut attendre de l'eſprit ; il devançoit l'obſervation ; il arrivoit au but ſans avoir paſſé par les ſentiers pénibles de l'expérience ; c'eſt qu'il l'avoit vu d'en haut, & qu'il étoit deſcendu pour l'atteindre, tandis que d'autres ont à gravir long-temps pour y arriver.

Celui qui a terminé un long Ouvrage ſe repoſe en y ſongeant. Ce fut en réfléchiſſant ainſi ſur le grand édifice qui étoit ſorti de ſes mains, que M. de Buffon projeta d'en reſſerrer l'étendue dans des ſommaires, où ſes obſervations, rapprochées de ſes principes, & miſes en action, offriroient toute ſa théorie dans un mouvant tableau. A cette vue il en joignit une autre. L'Hiſtoire de la Nature lui parut devoir comprendre, non ſeulement tous les corps, mais auſſi toutes les durées & tous les eſpaces. Par ce qui reſte, il eſpéra qu'il joindroit le préſent au paſſé, & que de ces deux points il ſe porteroit ſûrement vers l'avenir. Il réduiſit à cinq grands faits tous les phé-

nomènes du mouvement & de la chaleur du globe ; de toutes les ſubſtances minérales, il forma cinq monumens principaux ; & préſent à tout, marchant d'une de ces baſes vers l'autre, calculant leur ancienneté, meſurant leurs intervalles, il aſſigna aux révolutions leurs périodes, au monde ſes âges, à la Nature ſes époques.

Qu'il eſt grand & vaſte ce projet de montrer les traces des ſiècles empreintes depuis le ſommet des plus hautes élévations du globe juſqu'au fond des abîmes, ſoit dans ces maſſifs que le temps a reſpectés, ſoit dans ces couches immenſes, formées par les débris des animaux muets & voraces qui pullulent ſi abondamment dans les mers, ſoit dans ces productions dont les eaux ont couvert les montagnes, ſoit dans ces dépouilles antiques de l'éléphant & de l'hippopotame que l'on trouve aujourd'hui ſous des terres glacées, ſoit dans ces excavations profondes, où parmi tant de métamorphoſes, tant de compoſitions ébauchées, & tant de formes régulières, on prend l'idée de ce que peuvent le temps & le mouvement, & de ce que ſont l'éternité & la toute-puiſſance.

Mille objections ont été faites contre cette compoſition hardie. Mais que leurs auteurs diſent ſi, lorſqu'ils affectent, par une critique aiſée, d'en blâmer les détails, ils ne ſont pas forcés à en admirer l'enſemble ; ſi jamais des ſujets plus grands ont fixé leur attention ; ſi, quelque part, le génie a plus d'audace & d'abondance. J'oſerai pourtant faire un reproche à M. de Buffon. Lorſqu'il peint la lune déjà refroidie ; lorſqu'il menace la terre de la perte de ſa chaleur & de la deſtruction de ſes habitans : je demande ſi cette image lugubre & ſombre, ſi cette fin de tout ſouvenir, de toute penſée, ſi cet éternel

ſilence n'offrent pas quelque choſe d'effrayant à l'eſprit ? Je demande ſi le déſir des ſuccès & des triomphes, ſi le dévouement à l'étude, ſi le zèle du patriotiſme, ſi la vertu même, qui s'appuie ſi ſouvent ſur l'amour de la gloire, ſi toutes ces paſſions, dont les vœux ſont ſans limites, n'ont pas beſoin d'un avenir ſans bornes ? Croyons plutôt que les grands noms ne périront jamais ; & quels que ſoient nos plans, ne touchons point aux illuſions de l'eſpérance, ſans leſquelles que reſteroit-il, hélas ! à la triſte humanité ?

Pendant que M. de Buffon voyoit chaque jour à Paris ſa réputation s'accroître, un Savant méditoit à Upſal le projet d'une révolution dans l'étude de la Nature. Ce Savant avoit toutes les qualités néceſſaires au ſuccès des grands travaux. Il dévoua tous ſes momens à l'obſervation ; l'examen de vingt mille individus ſuffit à peine à ſon activité. Il ſe ſervit, pour les claſſer, de méthodes qu'il avoit inventées ; pour les décrire, d'une langue qui étoit ſon ouvrage ; pour les nommer, de mots qu'il avoit fait revivre, ou que lui-même avoit formés. Ses termes furent jugés bizarres ; on trouva que ſon idiome étoit rude ; mais il étonna par la préciſion de ſes phraſes ; il rangea tous les êtres ſous une loi nouvelle. Plein d'enthouſiaſme, il ſembloit qu'il eût un culte à établir, & qu'il en fût le Prophète. La première de ſes formules fut à Dieu, qu'il ſalua comme le Père de la Nature. Les ſuivantes ſont aux élémens, à l'homme, aux autres êtres ; & chacune d'elles eſt une énigme d'un grand ſens, pour qui veut l'approfondir. Avec tant de ſavoir & de caractère, Linné s'empara de l'enſeignement dans les écoles ; il eut les ſuccès d'un grand Profeſſeur ; M. de Buffon a eu ceux d'un grand Philoſophe. Plus généreux, Linné auroit trouvé dans les

Ouvrages de M. de Buffon des paſſages dignes d'être ſubſtitués à ceux de Sénèque dont il a décoré les frontiſpices de ſes diviſions. Plus juſte, M. de Buffon auroit profité des recherches de ce Savant laborieux. Ils vécurent ennemis, parce que chacun d'eux regarda l'autre comme pouvant porter quelque atteinte à ſa gloire. Aujourd'hui que l'on voit combien ces craintes étoient vaines, qu'il me ſoit permis à moi, leur admirateur & leur panégyriſte, de rapprocher, de réconcilier ici leurs noms, ſûr qu'ils ne me déſavoueroient pas eux-mêmes, s'ils pouvoient être rendus au ſiècle qui les regrette & qu'ils ont tant illuſtré.

Pour trouver des modèles auxquels M. de Buffon reſſemble, c'eſt parmi les anciens qu'il faut les chercher. Platon, Ariſtote, & Pline, voilà les hommes auxquels il faut qu'on le compare. Lorſqu'il traite des facultés de l'ame, de la vie, de ſes élémens, & des moules qui les forment, brillant, élevé, mais ſubtil, c'eſt Platon diſſertant à l'Académie; lorſqu'il recherche quels ſont les phénomènes des animaux, fécond mais exact, c'eſt Ariſtote enſeignant au Lycée; lorſqu'on lit ſes Diſcours, c'eſt Pline écrivant ſes éloquens Préambules. Ariſtote a parlé des animaux avec l'élégante ſimplicité que les Grecs ont portée dans toutes les productions de l'eſprit. Sa vue ne ſe borna point à la ſurface, elle pénétra dans l'intérieur, où il examina les organes. Auſſi ce ne ſont point les individus, mais les propriétés générales des êtres qu'il conſidère. Ses nombreuſes obſervations ne ſe montrent point comme des détails; elles lui ſervent toujours de preuve ou d'exemple. Ses caractères ſont évidens, ſes diviſions ſont naturelles, ſon ſtyle eſt ſerré, ſon diſcours eſt plein; avant lui, nulle

nulle règle n'étoit tracée ; après lui, nulle méthode n'a ſurpaſſé la ſienne ; on a fait plus, mais on n'a pas fait mieux ; & le Précepteur d'Alexandre ſera long-temps encore celui de ſa poſtérité. Pline ſuivit un autre plan, & mérita d'autres louanges ; comme tous les Orateurs & les Poëtes Latins, il rechercha les ornemens & la pompe dans le diſcours. Ses Ecrits contiennent, non l'examen, mais le récit de ce que l'on ſavoit de ſon temps. Il traite de toutes les ſubſtances, il révèle tous les ſecrets des Arts ; tout y eſt indiqué, ſans que rien y ſoit approfondi : auſſi l'on en tire ſouvent des citations, & jamais des principes. Les erreurs que l'on y trouve ne ſont point à lui ; il ne les adopte point, il les raconte ; mais les véritables beautés, qui ſont celles du ſtyle, lui appartiennent. Ce ſont au reſte moins les mœurs des animaux que celles des Romains qu'il expoſe. Vertueux ami de Titus, mais effrayé par les règnes de Tibère & de Néron, une teinte de mélancolie ſe mêle à ſes tableaux ; chacun de ſes Livres reproche à la Nature le malheur de l'homme, & par-tout il reſpire, comme Tacite, la crainte & l'horreur des tyrans. M. de Buffon, qui a vécu dans des temps calmes, regarde au contraire la vie comme un bienfait ; il applique auſſi les vérités phyſiques à la Morale, mais c'eſt toujours pour conſoler ; il eſt orné comme Pline ; mais, comme Ariſtote, il recherche, il invente ; ſouvent il va de l'effet à la cauſe, ce qui eſt la marche de la ſcience, & il place l'homme au centre de ſes deſcriptions. Il parle d'Ariſtote avec reſpect, de Platon avec étonnement, de Pline avec éloge ; les moindres paſſages d'Ariſtote lui paroiſſent dignes de ſon attention ; il en examine le ſens, il les diſcute, il

s'honore d'en être l'interprète & le commentateur. Il traite Pline avec moins de ménagement ; il le critique avec moins d'égards. Platon, Ariſtote, & Buffon n'ont point, comme Pline, recueilli les opinions des autres ; ils ont répandu les leurs. Platon & Ariſtote ont imaginé, comme le Philoſophe François, ſur les mouvemens des cieux & ſur la réproductions des êtres, des ſyſtêmes qui ont dominé long-temps. Ceux de M. de Buffon ont fait moins de fortune, parce qu'ils ont paru dans un ſiècle plus éclairé. Si l'on compare Ariſtote à Pline, on voit combien la Grèce étoit plus ſavante que l'Italie : en liſant M. de Buffon, l'on apprend tout ce que les connoiſſances phyſiques ont fait de progrès parmi nous ; ils ont tous excellé dans l'art de penſer & dans l'art d'écrire. Les Athéniens écoutoient Platon avec délices; Ariſtote dicta des lois à tout l'Empire des Lettres; rival de Quintilien, Pline écrivit ſur la Grammaire & ſur les talens de l'Orateur. M. de Buffon vous offrit, MESSIEURS, à la fois le précepte & l'exemple. On cherchera dans ſes Ecrits les richeſſes de notre langage, comme nous étudions dans Pline celles de la Langue des Romains. Les Savans, les Profeſſeurs étudient Ariſtote; les Philoſophes, les Théologiens liſent Platon; les Orateurs, les Hiſtoriens, les curieux, les gens du monde préfèrent Pline. La lecture des Ecrits de M. de Buffon convient à tous; ſeul, il vaut mieux que Pline; avec M. Daubenton, ſon illuſtré compétiteur, il a été plus loin qu'Ariſtote. Heureux accord de deux ames dont l'union a fait la force, & dont les tréſors étoient communs ; rare aſſemblage de toutes les qualités requiſes pour obſerver, décrire, & peindre la Nature; phé-

nomène honorable aux Lettres, dont les siècles passés n'offrent point d'exemple, & dont il faut que les hommes gardent long-temps le souvenir.

S'il m'étoit permis de suivre ici M. de Buffon dans la carrière des Sciences physiques, nous l'y retrouverions avec cet amour du grand qui le distingue. Pour estimer la force & la durée des bois, il a soumis des forêts entières à ses recherches. Pour obtenir des résultats nouveaux sur les progrès de la chaleur, il a placé d'énormes globes de métal dans des fourneaux immenses. Pour résoudre quelques problêmes sur l'action du feu, il a opéré sur des torrens de flamme & de fumée. Il s'est appliqué à la solution des questions les plus importantes à la fonte des grandes pièces d'artillerie ; disons aussi qu'il s'est efforcé de donner plus de perfection aux fers de charrue, travail vraiment digne que la Philosophie le consacre à l'humanité. Enfin, en réunissant les foyers de plusieurs miroirs en un seul, il a inventé l'art qu'employèrent Proclus & Archimède pour embrâser au loin des vaisseaux. On doit sur-tout le louer de n'avoir pas, comme Descartes, refusé d'y croire. Tout ce qui étoit grand & beau lui paroissoit devoir être tenté, & il n'y avoit d'impossible pour lui que les petites entreprises & les travaux obscurs, qui sont sans gloire comme sans obstacles.

M. de Buffon fut grand dans l'aveu de ses fautes ; il les a relevées dans ses supplémens avec autant de modestie que de franchise, & il a montré par-là tout ce que pouvoit sur lui la force de la vérité.

Il s'étoit permis de plaisanter sur une lettre dont il ignoroit alors que M. de Voltaire fût l'auteur. Aussi-tôt qu'il l'eut appris, il déclara qu'il regrettoit d'avoir traité lé-

gèrement une des productions de ce grand Homme ; & il joignit à cette conduite généreuſe un procédé délicat, en répondant avec beaucoup d'étendue aux foibles objections de M. de Voltaire, que les Naturaliſtes n'ont pas même jugées dignes de trouver place dans leurs Ecrits.

Pour ſavoir tout ce que vaut M. de Buffon, il faut, MESSIEURS, l'avoir lu tout entier. Pourrois-je ne pas vous le rappeler encore, lorſque dans ſa réponſe à M. de la Condamine, il le peignit voyageant *ſur ces monts ſourcilleux que couvrent des glaces éternelles, dans ces vaſtes ſolitudes, où la Nature, accoutumée au plus profond ſilence, dut être étonnée de s'entendre interroger pour la première fois.* L'Auditoire fut frappé de cette grande image, & demeura pendant quelques inſtans dans le recueillement, avant que d'applaudir.

Si après avoir admiré M. de Buffon dans toutes les parties de ſes Ouvrages, nous comparions les grands Ecrivains dont notre ſiècle s'honore, avec ceux par qui les ſiècles précédens furent illuſtrés, nous verrions comment la culture des Sciences a influé ſur l'art oratoire, en lui fourniſſant des objets & des moyens nouveaux. Ce qui diſtingue les Ecrivains philoſophes, parmi leſquels celui que nous regrettons s'eſt acquis tant de gloire, c'eſt qu'ils ont trouvé dans la Nature même, des ſujets dont les beautés ſeront éternelles, c'eſt qu'ils n'ont montré les progrès de l'eſprit que par ceux de la raiſon, qu'ils ne ſe ſont ſervis de l'imagination qu'autant qu'il falloit pour donner des charmes à l'étude ; c'eſt qu'avançant toujours & ſe perfectionnans ſans ceſſe, on ne ſait ni à quelle hauteur s'éleveront leurs penſées, ni quels eſpaces embraſſera leur vue, ni quels effets produiront un jour

la découverte de tant de vérités & l'abjuration de tant d'erreurs.

Pour ſuffire à d'auſſi grands travaux, il a fallu de grands talens, de longues années, & beaucoup de repos. A Montbar, au milieu d'un jardin orné, s'élève une tour antique : c'eſt là que M. de Buffon a écrit l'Hiſtoire de la Nature ; c'eſt de là que ſa renommée s'eſt répandue dans l'Univers. Il y venoit au lever du ſoleil, & nul importun n'avoit le droit de l'y troubler. Le calme du matin, les premiers chants des oiſeaux, l'aſpect varié des campagnes, tout ce qui frappoit ſes ſens, le rappeloit à ſon modèle. Libre, indépendant, il erroit dans les allées ; il précipitoit, il modéroit, il ſuſpendoit ſa marche, tantôt la tête vers le ciel, dans le mouvement de l'inſpiration & ſatisfait de ſa penſée ; tantôt recueilli, cherchant, ne trouvant pas, ou prêt à produire ; il écrivoit, il effaçoit, il écrivoit de nouveau pour effacer encore ; raſſemblant, accordant avec le même ſoin, le même goût, le même art, toutes les parties du diſcours, il le prononçoit à diverſes repriſes, ſe corrigeant à chaque fois, & content enfin de ſes efforts, il le déclamoit de nouveau pour lui-même, pour ſon plaiſir, & comme pour ſe dédommager de ſes peines. Tant de fois répétée, ſa belle proſe, comme de beaux vers, ſe gravoit dans ſa mémoire ; il la récitoit à ſes amis ; il les engageoit à la lire eux-mêmes à haute voix en ſa préſence ; alors il l'écoutoit en juge ſévère, & il la travailloit ſans relâche, voulant s'élever à la perfection que l'Ecrivain impatient ne pourra jamais atteindre.

Ce que je peins foiblement, pluſieurs en ont été témoins. Une belle phyſionomie, des cheveux blancs, des attitudes

nobles rendoient ce ſpectable impoſant & magnifique ; car s'il y a quelque choſe au deſſus des productions du génie, ce ne peut être que le génie lui-même, lorſqu'il compoſe, lorſqu'il crée, & que dans ſes mouvemens ſublimes il ſe rapproche, autant qu'il ſe peut, de la divinité.

Voilà bien des titres de gloire. Quand ils ſeroient tous anéantis, M. de Buffon ne demeureroit pas ſans éloge. Parmi les monumens dont la Capitale s'honore, il en eſt un que la munificence des Rois conſacre à la Nature, où les productions de tous les règnes ſont réunies, où les minéraux de la Suède & ceux du Potoſe, où le renne & l'éléphant, le pingoin & le kamichi ſont étonnés de ſe trouver enſemble; c'eſt M. de Buffon qui a fait ces miracles; c'eſt lui qui, riche des tributs offerts à ſa renommée par les Souverains, par les Savans, par tous les Naturaliſtes du Monde, porta ces offrandes dans les Cabinets confiés à ſes ſoins. Il y avoit trouvé les plantes que Tournefort & Vaillant avoient recueillies & conſervées; mais aujourd'hui ce que les fouilles les plus profondes & les voyages les plus étendus ont découvert de plus curieux & de plus rare, s'y montre rangé dans un petit eſpace. L'on y remarque ſur-tout ces peuples de quadrupèdes & d'oiſeaux qu'il a ſi bien peints; & ſe rappelant comment il en a parlé, chacun les conſidère avec un plaiſir mêlé de reconnoiſſance. Tout eſt plein de lui dans ce temple, où il aſſiſta, pour ainſi dire à ſon apothéoſe; à l'entrée, ſa ſtatue, que lui ſeul fut étonné d'y voir, atteſte la vénération de ſa patrie, qui, tant de fois injuſte envers ſes grands Hommes, ne laiſſa pour la gloire de M. de Buffon, rien à faire à la poſtérité.

La même magnificence ſe déploie dans les jardins,

L'école, l'amphithéâtre, les ſerres, les végétaux, l'enceinte elle-même, tout y eſt renouvelé, tout s'y eſt étendu, tout y porte l'empreinte de ce grand caractère, qui, repouſſant les limites, ne ſe plut jamais que dans les grands eſpaces & au milieu des grandes conceptions. Des collines, des vallées artificielles, des terrains de diverſe nature, des chaleurs de tous les dégrés y ſervent à la culture des plantes de tous les pays. Tant de richeſſes & de variété rappellent l'idée de ces monts fameux de l'Aſie, dont la cime eſt glacée, tandis que les vallons ſitués à leur baſe ſont brûlans, & ſur leſquels les températures & les productions de tous les climats ſont raſſemblées.

Une mort douloureuſe & lente a terminé cette belle vie. A de grandes ſouffrances, M. de Buffon oppoſa un grand courage. Pendant de longues inſomnies, il ſe félicitoit d'avoir conſervé cette force de tête, qui, après avoir été la ſource de ſes inſpirations, l'entretenoit encore des grands objets de la Nature. Il vécut tout entier juſqu'au moment où nous le perdîmes. Vous vous ſouvenez, MESSIEURS, de la pompe de ſes funérailles; vous y avez aſſiſté avec les Députés des autres Académies, avec tous les amis des Lettres & des Arts, avec ce cortège innombrable de perſonnes de tous les rangs, de tous les états, qui ſuivoient en deuil, au milieu d'une foule immenſe & conſternée. Un murmure de louanges & de regrets rompoit quelquefois le ſilence de l'aſſemblée. Le Temple vers lequel on marchoit ne put contenir cette nombreuſe famille d'un grand Homme. Les portiques, les avenues demeurèrent remplis; & tandis que l'on chantoit l'hymne funèbre, ces diſcours, ces regrets, ces épanchemens de tous les cœurs ne furent point interrompus. Enfin en ſe ſéparant, triſte de voir le

ſiècle s'appauvrir, chacun formoit des vœux pour que tant de reſpects rendus au génie fiſſent germer de nouveaux talens, & préparaſſent une génération digne de ſuccéder à celle dont on trouve parmi vous, MESSIEURS, les titres & les exemples.

J'ai parlé des beautés du ſtyle & de l'étendue du ſavoir de M. de Buffon. Que ne peut s'élever ici, MESSIEURS, pour peindre dignement ſes qualités & ſes vertus, & pour ajouter beaucoup à vos regrets, la voix des perſonnes reſpectables dont il s'étoit environné ! que ne peut ſur-tout ſe faire entendre la voix éloquente d'une vertueuſe amie, dont les tendres conſolations, dont les ſoins affectueux, elle me permettra de dire, dont les hommages ont ſuivi cet homme illuſtre juſqu'au tombeau ! Elle peindroit l'heureuſe alliance de la bonté du cœur & de la ſimplicité du caractère avec toutes les puiſſances de l'eſprit ! elle peindroit la réſignation d'un Philoſophe ſouffrant & mourant ſans plainte & ſans murmure ! Cette excellente amie a été témoin de ſes derniers efforts ; elle a reçu ſes derniers adieux ; elle a recueilli ſes dernières penſées. Qui mérita mieux qu'elle d'être dépoſitaire des dernières méditations du génie ? Que ne peut encore s'élever ici la voix impoſante d'un illuſtre ami de ce grand Homme, de cet Adminiſtrateur qui tantôt, dans la retraite, éclaire les peuples par ſes Ouvrages, & tantôt, dans l'activité du Miniſtère, les raſſure par ſa préſence & les conduit par ſa ſageſſe ! Des ſentimens communs d'admiration, d'eſtime, & d'amitié, rapprochoient ces trois ames ſublimes. Que de douceurs, que de charmes dans leur union ! Etudier la Nature & les hommes, les gouverner & les inſtruire, leur faire du bien & ſe cacher, exciter leur enthouſiaſme,

& leur amour ; ce ſont preſque les mêmes ſoins, les mêmes penſées ; ce ſont des travaux & des vertus qui ſe reſſemblent

Avec quelle joie M. de Buffon auroit vu cet ami, ce grand Miniſtre, rendu par le meilleur des Rois aux vœux de tous, au moment où les Repréſentans du plus généreux des peuples vont traiter la grande affaire du ſalut de l'Etat; à la veille de ces grands jours où doit s'opérer la régénération ſolennelle du Corps politique ; où, de l'union, naîtront l'amour & la force ; où le Père de la Patrie recueillera ces fruits ſi doux de ſa bienfaiſance, de ſa modération, & de ſa juſtice ; où ſon auguſte Compagne, mère ſenſible & tendre, ſi profondément occupée des ſoins qu'elle ne ceſſe de prodiguer à ſes enfans, verra ſe préparer pour eux, avec la proſpérité commune, la gloire & le bonheur ; dans cette époque, la plus intéreſſante de notre Hiſtoire, qui peindra Louis XVI protégeant la liberté près de ſon trône, comme il l'a défendue au delà des mers ; ſe plaiſant à s'entourer de ſes Sujets ; Chef d'une Nation éclairée, & régnant ſur un peuple de Citoyens ; Roi par la naiſſance ; mais de plus, par la bonté de ſon cœur & par ſa ſageſſe, le Bienfaiteur de ſes peuples & le Reſtaurateur de ſes Etats.

Qu'il m'eſt doux, MESSIEURS, de pouvoir réunir tant de juſtes hommages à celui de la reconnoiſſance que je vous dois ! L'Académie Françoiſe, fondée par un Roi qui fut lui-même un grand Homme, forme une République riche de tant de moiſſons de gloire, fameuſe par tant de conquêtes, & ſi célèbre par vos propres travaux, que peu de perſonnes ſont dignes d'être admiſes à partager avec vous un héritage

transmis par tant d'aïeux illustrés ; mais voulant embrasser, dans toute son étendue, le champ de la pensée, vous appelez à vous des colonies composées d'hommes laborieux dont vous éclairez le zèle, dont vous dirigez les travaux, & parmi lesquels j'ai osé former le vœu d'être placé. Ils vous apportent ce que le langage des Sciences & des Arts contient d'utile aux progrès des Lettres ; & ce concert de tant de voix, dont chacune révèle quelques-uns des secrets du grand art qui préside à la culture de l'esprit, est un des plus beaux monumens que notre siècle puisse offrir à l'admiration de la postérité.

RÉPONSE de M. de SAINT-LAMBERT, Directeur de l'Académie, au Discours de M. VICQ-D'AZYR.

MONSIEUR,

Il y a long-temps que l'Académie s'honore par les hommages qu'elle aime à rendre aux talens qu'elle ne posède pas, & aux travaux qui lui sont étrangers; elle sait quelles qualités sont nécessaires à ceux qui se consacrent à la recherche de la vérité, & que, dans tous les genres, il n'y a qu'une raison supérieure qui puisse apporter de nouvelles lumières à la raison universelle.

Dans le siècle passé, où l'art étoit arrivé à sa perfection, mais où la science avoit encore tant de pas à faire, il s'étoit élevé, entre l'un & l'autre, des barrières qu'on n'essayoit pas de franchir. Des asiles séparés étoient destinés à ceux qui étudioient la Nature & à ceux qui vouloient la peindre; on ne passoit pas de l'un à l'autre. Les grands Artistes qui devoient la connoissance approfondie des Arts au Philosophe de Stagire, ne se doutoient pas encore de toutes les obligations qu'ils auroient un jour à la Philosophie.

Le sage Fontenelle, qui heureusement ne s'étoit annoncé que par des talens agréables, prêta des charmes à quelques parties des Sciences; il en inspira le goût aux Lecteurs mêmes les plus frivoles, & bientôt, Citoyen de deux Républiques opposées, il en rapprocha les esprits; il apprit aux uns & aux autres à réunir leurs richesses diffé-

rentes. La connoiſſance de la Nature devint, pour la Poéſie, une ſource de beautés nouvelles. L'Auteur de la Henriade orna ce Poème philoſophique, & pluſieurs de ſes Ouvrages, des découvertes de Newton. Les Sociétés ſavantes perdirent quelque choſe de leur ancienne auſtérité; il régna dans leurs Ecrits une éloquence noble, ſimple, & modeſte, comme doit être celle des hommes qui ne veulent parler qu'à la raiſon. Enfin l'Auteur de la Préface immortelle de l'Encyclopédie, l'Auteur de l'Hiſtoire Naturelle, décorèrent de leurs noms la liſte de l'Académie, & le Génie des Arts fut flatté de s'aſſeoir à côté du Génie qui avoit enrichi ſon ſiècle de nouvelles vérités.

Vous avez, MONSIEUR, fait faire des progrès à une Science qui, dans tous les pays & dans tous les âges, a rencontré plus d'obſtacles que d'encouragemens. L'homme veut vivre, & vivre heureux. Pour prévenir ou ſoulager les maux auxquels ſa foible machine eſt condamnée, pour prévenir ou conſoler les chagrins qu'il doit aux paſſions vicieuſes ou trop exaltées, l'étude de l'homme phyſique & moral devroit être la plus aſſidue de ſes études. Il ſemble que ceux qui ont ſur nous quelque empire, devroient nous répéter ſans ceſſe ces mots de l'Oracle de Delphes: *Connois-toi.* Cependant les préjugés de toute eſpèce ſe ſont oppoſés long-temps à cette connoiſſance; & ce que la ſuperſtition & l'autorité ont peut-être le plus défendu à l'homme, c'eſt de ſe connoître.

L'ancienne & la moderne Aſie ont porté juſqu'au culte le reſpect pour les morts. Chez les Grecs, négliger de les inhumer, étoit un crime quelquefois puni par la perte de la vie. Il y a encore des Sectes religieuſes où les Prêtres, qui veulent conſerver du moins l'empire des

tombeaux, en défendent l'entrée à l'Anatomie. Ce n'eſt même que depuis quelques ſiècles qu'on lui abandonne les cadavres de deux eſpèces d'hommes, qui, à la vérité, ne ſont pas rares dans nos Sociétés mal ordonnées, des criminels & des miſérables.

Quel eſt donc cet inſtict mal raiſonné qui nous attache ſi fortement aux reſtes inanimés de notre être? Et pourquoi la Société n'encourage-t-elle pas une Science dont la Nature a rendu l'étude rebutante?

Ces membres flétris & livides qu'il faut obſerver de ſi près, & ſi long-temps, bleſſent cruellement nos ſens; il faut vaincre le dégoût qu'ils nous donnent, & cette victoire, difficile à tous les hommes, eſt pour quelques-uns d'eux impoſſible.

Veut-on interroger, dans les animaux, la Nature vivante? Ces êtres qui ſont ſouvent les victimes de notre intérêt ou de notre amuſement, & qui alors ne nous inſpirent qu'une foible pitié, nous font éprouver une pitié déchirante lorſqu'il faut diviſer leurs membres ſenſibles, entendre leurs gémiſſemens continus, voir tous leurs mouvemens exprimer la plainte, & cependant prolonger & ranimer leurs douleurs.

Quelle paſſion peut donc ſurmonter des émotions ſi terribles? Cette curioſité qui, dans les hordes ſauvages, fait chercher à l'homme quelques connoiſſances utiles à ſa conſervation, & qui, dans les Sociétés policées, fait chercher à un petit nombre d'hommes, des vérités qui ſeront utiles à tous les ſiècles.

Cet amour de la vérité, ce beſoin irréſiſtible de la découvrir, eſt la paſſion dominante des vrais Philoſophes; elle s'empare de leur ame; elle change ou dirige leur carac-

tère ; elle fait taire les autres paſſions, & même ce déſir vague de la renommée, ce beſoin d'occuper de ſoi l'âge préſent, qui a ſi ſouvent écarté l'homme des routes de la raiſon & de la vertu.

C'eſt cette paſſion, MONSIEUR, qui vous a conduit dans vos travaux.

Vous êtes peut-être celui des Anatomiſtes qui a le plus comparé l'homme avec lui-même, c'eſt-à-dire, ce qu'il eſt dans ſes différens âges. Vous avez fait une étude heureuſe de pluſieurs des organes de nos ſens. Perſonne n'avoit vu auſſi bien que vous cette correſpondance établie par la Nature entre ces organes extérieurs, qui ſont les inſtrumens de l'ame, & ces organes intérieurs, qui ſont le principe de la ſenſibilité & de la vie.

Vous avez découvert, dans pluſieurs eſpèces d'animaux, des muſcles, des reſſorts inconnus avant vous. Les bornes que je dois preſcrire à ce Diſcours ne me permettent pas de m'étendre ſur tous les ſuccès de vos recherches ingénieuſes, & j'y ai regret; l'expoſition de ſes découvertes eſt l'éloge du Philoſophe, comme le récit de ſes actions eſt l'éloge de l'homme de bien. Mais vos découvertes, MONSIEUR, déjà ſi connues des Savans, ſeront dépoſées dans le beau monument que vous érigez à la ſcience de l'Anatomie. C'eſt avec le même regret que je ne dis rien des excellens articles dont vous avez enrichi l'Encyclopédie, & de pluſieurs Mémoires ſur différentes parties de l'Hiſtoire Naturelle, qui, avant l'âge de 23 ans, vous avoient mérité une place à l'Académie des Sciences.

Le déſir d'être utile, qui s'eſt allié en vous à l'amour de la vérité, pour vous ſoutenir dans vos travaux, les a quelquefois interrompus; vous avez employé une partie

de votre temps à faire des démarches & des Ecrits pour hâter l'établiſſement de la Société Royale de Médecine. Le projet que vous propoſiez, de concert avec M. de Laſſone, fut adopté promptement par un Miniſtre dont le génie, les connoiſſances immenſes, toutes les actions, toutes les penſées, tous les vœux n'ont eu qu'un but, le bonheur de ſa patrie & du Monde.

Il ſavoit que donner aux hommes la facilité de ſe communiquer leurs idées, c'eſt hâter dans tous les genres la marche de l'eſprit humain. La correſpondance de la Société Royale avec les plus habiles Médecins de l'Europe, a fait mieux connoître les influences que pouvoient avoir ſur la ſanté l'air que nous reſpirons, le ſol que nous cultivons, nos alimens, les différens emplois de notre vie. Elle a éclairé ſur les ſymptômes, la marche, les retours de pluſieurs maladies; elle apprit à démaſquer l'empiriſme le plus artificieux; enfin cette ſcience, à qui la puſillanimité infirme demande trop, à qui l'ignorance robuſte refuſe tout, a fait des progrès comme toutes les autres ſciences; elle ne nous promet plus de miracles, elle a augmenté le nombre de ſes ſecours, elle ſait mieux qu'elle ne le ſavoit autrefois, nous ſervir, ſe défier d'elle-même, &, quand il le faut, nous livrer à la Nature.

Quel autre que celui qui avoit eu tant de part à l'établiſſement de la Société Royale, quel autre que celui dont le Public aimoit la manière d'écrire & reſpectoit les connoiſſances, devoit être le Secrétaire de cette nouvelle Académie? Les acclamations de ceux qui alloient vous entendre dans les ſalles où vous avez long-temps honoré la place de Profeſſeur, ces acclamations vous appeloient à une place où il faut réunir le double mérite des lumières & de l'éloquence.

Il n'eſt pas permis à celui qui eſt chargé de faire l'extrait des ſavans Ouvrages de ſes Confreres, de n'avoir que des connoiſſances ſuperficielles ; c'eſt un juge & un juge favorable, il faut que ſa juſtice & ſa bienveillance ſoient éclairées. Les Savans écrivent ſouvent pour leurs égaux. L'Auteur d'un extrait écrit toujours pour le Public ; il doit, en abrégeant, rendre plus évidentes les vérités & les erreurs ; on exige qu'il répande un grand jour ſur un eſpace borné, qu'il épargne le temps aux hommes inſtruits, & une attention pénible à ceux qui veulent s'inſtruire.

La place de Secrétaire des Sociétés ſavantes impoſe encore un genre d'ouvrage que Fontenelle a porté à ſa perfection ; ce ſont les Eloges hiſtoriques : l'Auteur eſt un Philoſophe qui raconte, & non pas un Orateur qui veut émouvoir ; toute exagération lui eſt défendue ; on lui demande des détails choiſis & de la vérité ; on veut qu'il deſſine correctement ſes perſonnages, & non qu'il les peigne avec des couleurs vives & brillantes : mais plus il s'interdit les figures & les mouvemens de l'art oratoire, plus il doit ſe parer de toutes les richeſſes de la raiſon. Il faut qu'on remarque la juſteſſe & la nouveauté de ſes penſées plus que le bonheur de ſes expreſſions ; enfin les réflexions ſont le genre d'ornemens qui lui eſt permis, &, comme tous les ornemens, elles ne doivent pas être prodiguées ; il doit ſavoir analyſer les eſprits & connoître le cœur humain. Le Lecteur aime à trouver dans ces vies abrégées le caractère des Savans & le degré d'eſtime qui leur eſt dû ; il veut vivre un moment avec eux, & voir quelles paſſions ont étendu ou borné leurs talens. Voilà, MONSIEUR, une partie du mérite des éloges

de

de l'illuſtre Secrétaire actuel de l'Académie des Sciences, & des vôtres.

Vos Eloges ſont auſſi l'hiſtoire de la ſcience & des progrès qu'elle a faits de nos jours. Ce qui la caractériſe dans ce ſiècle, c'eſt d'avoir perfectionné les inſtrumens dont elle peut faire uſage; c'eſt d'en avoir inventé de nouveaux; c'eſt d'avoir créé des agens, ſans leſquels l'induſtrie & la curioſité humaine auroient des bornes trop reſſerrées: c'eſt avec les ſecours de ces inſtrumens qu'elle a découvert un nouvel aſtre planétaire, & mieux connu les autres; c'eſt par un art tout nouveau qu'elle a donné un nouveau degré d'intenſité au froid & à la chaleur. Le diamant s'évapore, le mercure eſt glacé, la foudre eſt enlevée à la nue; enfin c'eſt par des agens de ſon invention que la doctrine des quatre élémens eſt reconnue une erreur: l'homme les diviſe, les réunit, & les change.

L'empire de la ſcience n'eſt plus un vaſte déſert où l'on trouvoit quelques ſentiers pénibles, marqués par les pas des géans; c'eſt un pays cultivé, ſemé de toutes parts de routes faciles qui conduiſent de l'une à l'autre, & que les habitans peuvent parcourir ſans fatigue. Dans les ſiècles à venir, ceux qui reculeront les limites de cet empire ſeront peut-être des hommes moins extraordinaires que leurs prédéceſſeurs. Avec le ſecours des agens nouveaux, des inſtrumens perfectionnés, quiconque obſervera la Nature, verra tomber quelques-uns de ſes voiles.

Eh! ſans cette réflexion pourroit-on ſe conſoler de la perte des grands Hommes tels que celui que regrettent nos Académies, la France, & l'Europe entière? M. de Buffon eſt un de ces génies rares, que toutes les fortes d'eſprit peuvent admirer. L'analyſe éloquente que vous

venez de faire de ſes Ouvrages me diſpenſe d'en parler avec quelque étendue ; mais qu'il me ſoit permis de m'arrêter un moment ſur le genre de philoſophie & de beautés qui en font le caractère.

Après avoir vu tout ce qu'avoient écrit les Naturaliſtes anciens & modernes ; après avoir fait lui-même beaucoup d'expériences ; après avoir médité long-temps ſur une multitude de faits iſolés, M. de Buffon en ſaiſit les rapports, s'éleva à des idées générales, & donna la théorie de la terre ; elle fut ſuivie de l'hiſtoire de l'homme & des animaux, & il enrichit par-tout cet Ouvrage de grandes vues & des vérités de la Philoſophie. Dans la peinture de l'enfance, il expoſe la manière dont nous recevons nos idées, l'origine de nos paſſions, de notre raiſon ; & ſon ſtyle, noble & touchant, jette ſur la deſcription de ce premier âge l'intérêt le plus doux & le plus tendre.

Peint-il la révolution qui ſe fait à l'âge de la puberté dans notre organiſation ? il n'oublie pas celle qui ſe fait dans le caractère ; l'ame eſt changée avec les organes : la peinture de ce moment eſt vive & animée ; la Philoſophie y répand la décence.

L'homme jouit de ſes forces phyſiques & de ſa raiſon, ſes paſſions & ſes muſcles ont leur énergie ; & M. de Buffon peint cet âge viril avec les lumières d'un Philoſophe profond dans la connoiſſance du cœur humain.

Enfin, après une durée que le chagrin abrège preſque toujours, l'homme éprouve des pertes phyſiques & morales ; & le tableau de ſa décadence eſt un de ceux où il y a le plus d'idées fines, neuves, & conſolantes.

Cet homme que vous avez vu dans tous les âges, on

vous le montre dans tous les climats ; vous aimez à le ſuivre ſous les zônes torride, glacées, tempérées, & à voir le ciel qui l'environne, le ſol qui le nourrit, déterminant ſa couleur, ſes traits, ſes habitudes, ſans cependant altérer ces penchans qui ſont par-tout les mêmes, & que la Philoſophie & les Lois peuvent diriger vers le bonheur de l'eſpèce entière.

Vous trouverez dans tous ces tableaux la couleur propre au ſujet, & ce mérite ſe fait plus remarquer encore dans d'autres parties de l'Hiſtoire Naturelle.

Quelle ſimplicité noble & touchante dans les deſcriptions de ces animaux, compagnons ſenſibles de nos travaux, de nos jeux, & de nos dangers ! M. de Buffon nous inſpire pour eux une reconnoiſſance mêlée d'une ſorte d'eſtime, & je ne ſais quoi de tendre, que l'égoïſme lui-même ne ſe défend pas toujours d'éprouver.

Quelle énergie facile & ſublime dans le tableau de ce tigre, odieux à tous les êtres, ne voyant que ſa proie dans tout ce qui reſpire, & ne jouiſſant du ſentiment de ſes forces, que par l'étendue de ſes ravages !

Le ſtyle de M. de Buffon a plus de grandeur & de majeſté dans la deſcription du lion, que la néceſſité force à la guerre ; mais ennemi ſans fraude, pardonnant ſouvent à la foibleſſe, & quelquefois martyr de la reconnoiſſance.

On relit, on médite la deſcription de cet animal ſi puiſſant & ſi ingénieux, qui entend nos langages, qui conçoit l'ordre de nos ſociétés & en diſtingue les rangs, qui montre même l'idée & le ſentiment de la juſtice : le ſtyle de cette deſcription n'eſt point élevé, il eſt élégant & ſimple ; c'eſt le portrait d'un ſage.

Celui qui a deſſiné avec des traits ſi fiers & ſi ſublimes

le lion & le tigre, eſt-il le même qui a peint avec des traits ſi doux & des couleurs ſi aimables, la beauté & la grace de la gazelle, le retour du printemps & de l'amour, le chant de la fauvette & les careſſes de la colombe ?

Dans ces deſcriptions, M. de Buffon ſaiſit toujours ce qu'il y a de plus particulier dans le caractère des animaux ; il le fait reſſortir, & chacun de ſes portraits a de la phyſionomie ; il y mêle toujours quelque alluſion à l'homme ; & l'homme, qui ſe cherche dans tout, lit avec plus d'intérêt l'hiſtoire de ces êtres, dans leſquels il retrouve ſes paſſions, ſes qualités, & ſes foibleſſes.

M. de Buffon explique l'origine phyſique des idées, des ſentimens, de la mémoire, de l'imagination des animaux, avec la même philoſophie qu'il a montrée dans l'hiſtoire de l'homme ; c'eſt à la perfection d'un ſens, ou à l'imperfection d'un autre, qu'il attribue autant qu'à l'organiſation, leur genre de vie, leur caractère, le degré & l'eſpèce de leur intelligence. Après quelques pages d'une métaphyſique digne de Locke ou de Condillac, il tombe quelquefois dans des contradictions & des obſcurités. Souvenons-nous que, depuis la mort de Socrate, les Philoſophes de la Grèce ſe ſont enveloppés des ténèbres de la double doctrine, & que celui qui a égalé leur génie, a pu imiter leur prudence.

S'il excelle dans la deſcription des animaux, il n'eſt pas moins admirable lorſqu'il peint la ſurface de la Terre. Jamais l'éloquence deſcriptive n'a été plus loin que dans les deux Vues de la Nature ; c'eſt le ſpectacle le plus magnifique que l'imagination, s'appuyant ſur la Philoſophie, ait préſenté à l'eſprit humain. Lucrèce & Milton n'auroient pas fait une plus belle & plus riche deſcription, &

ils n'y auroient pas mis autant de philoſophie. Là, le grand art du Peintre n'eſt que le choix des circonſtances & l'ordre dans lequel elles ſont placées ; ce ſont toujours de grandes choſes expoſées avec ſimplicité : tous les détails ſont grands, l'enſemble eſt ſublime ; l'envie a voulu y voir de la parure, il n'y a que de la beauté.

Celui qui le premier avoit porté de grandes vues & des idées générales dans l'Hiſtoire Naturelle, celui qui avoit retrouvé le miroir d'Archimède & fait une foule d'heureuſes expériences, celui qui avoit fait pluſieurs découvertes qu'il devoit à ſa ſagacité plus qu'à ſes études aſſidues, a été bien excuſable d'avoir porté trop loin le talent de généraliſer, & d'avoir eu quelquefois un ſentiment exagéré des forces de l'eſprit humain. Ce génie actif & puiſſant devoit ſe trouver trop reſſerré dans les bornes que la Nature nous a preſcrites. Il falloit un nouveau monde à ce nouvel Alexandre. Rapide dans ſes idées, prompt dans ſes vaſtes combinaiſons, impatient de connoître, pouvoit-il toujours s'aſſervir à la marche lente & ſûre de la ſage Philoſophie ?

Pardonnons-lui de s'être élancé d'un vol au ſommet de la montagne vers lequel tant d'autres ſe contentent de gravir. C'eſt de là que, portant ſes regards dans un eſpace immenſe, il a vu la Nature créer, développer, perfectionner, altérer, détruire & renouveler les êtres; il l'a comparée avec elle-même, il a vu ſes deſſeins, & a cru voir les moyens qu'elle emploie. De la hauteur où il s'étoit placé, cherchant à découvrir les cauſes de l'état du globe, les propriétés premières, & les métamorphoſes des ſubſtances qui le compoſent ou qui l'habitent, il s'eſt précipité dans cet abîme des temps, dont aucune tradi-

tion ne revèle les phénomènes, où le génie n'a pour guide que des analogies incertaines, & ne peut former que de ſpécieuſes conjectures.

Sans doute la doctrine de la formation des planètes & de la génération des êtres animés, ſera citée au tribunal de la raiſon ; mais elle y ſera citée avec les erreurs des grands Hommes. Les idées éternelles de Platon, les tourbillons de Deſcartes, les monades de Léibnitz, tant d'autres moyens d'expliquer toutes les origines, tous les mouvemens, toutes les formes, n'ont point altéré le reſpect qu'on a conſervé pour leurs inventeurs, parce que leurs brillantes hypothèſes ont prouvé la force de leur imagination & celle de leur raiſonnement.

Nous pouvons refuſer d'adopter les ſyſtêmes de M. de Buffon ; mais ſoyons juſtes ſur la manière dont il les expoſe & dont il les défend ; il ne les enveloppe d'aucun nuage ; il eſt impoſſible de les préſenter avec plus de modeſtie. Il ne les donne d'abord que comme des ſuppoſitions. Il commence par les appuyer des preuves les plus foibles ; de plus ſpécieuſes ſuccéderont bientôt ; il en arrivera de plus puiſſantes, il les environne de vérités : toutes ſe lient, ſe fortifient l'une par l'autre ; la dialectique eſt parfaite, le ſtyle eſt toujours majeſtueux, clair, & facile ; c'eſt celui que la raiſon pourroit choiſir pour parler aux hommes avec autorité.

Quelque degré de vraiſemblance que le génie de M. de Buffon ait pu prêter à ſes ſyſtêmes, gardons-nous de croire qu'ils inſpirent aujourd'hui une aveugle confiance ; nous ne ſommes plus au temps où les erreurs ſe propageoient ſous les auſpices d'un grand Homme. Toutes les opinions ſont diſcutées ; on diſtingue dans un ſyſtême ce

qu'il y a de vrai ou de faux ; ſi l'expérience ne le ſoutient pas, ſa foibleſſe eſt reconnue, & on n'a pu la reconnoître ſans acquérir de nouvelles lumières. Rendons grace aux hommes de génie qui ont imprimé du mouvement à leur ſiècle ; pardonnons-leur des illuſions, lorſqu'en s'écartant de la vérité, ils ont augmenté le déſir de s'occuper d'elle. M. de Buffon a inſpiré une nouvelle ardeur pour toutes les Sciences qui tiennent à l'étude de la Nature. Il a rendu plus commun le plaiſir de la contempler & celui d'en jouir ; il nous a fait partager ſon enthouſiaſme pour elle : nous la regardons aujourd'hui avec les yeux attentifs ou charmés du Philoſophe ou du Poète ; nous lui découvrons de nouvelles beautés, quelque choſe de plus majeſtueux ; nous lui arrachons tous les jours quelques ſecrets, dont nous nous flattons de faire uſage.

M. de Buffon a été comblé des faveurs de la renommée ; on peut le compter dans le petit nombre des hommes qui ont reçu de leur ſiècle le tribut d'eſtime & de reconnoiſſance qu'ils avoient mérité. S'il eût cultivé un autre genre de philoſophie, peut-être auroit-il été moins heureux. On aime à ſe délivrer de l'ignorance de la Nature, qui ne peut être utile à perſonne, tandis qu'il y a encore des hommes qui veulent maintenir l'ignorance morale. Le Phyſicien a des admirateurs, & ſes Critiques ne relèvent que ſes fautes. Le Philoſophe, dont les études ont pour objet les droits de l'homme & les règles de la vie, reçoit de ſon ſiècle plus de cenſures que d'éloges ; quand le temps commence à rendre populaires ſes maximes qui combattent l'injuſtice, il a moins de détracteurs, mais il conſerve des ennemis.

M. de Buffon, dans ſes jardins de Montbard, cher-

chant des vérités ou de grandes beautés ; rencontrant les unes ou les autres, aimé de quelques amis qui devenoient ſes diſciples, cher à ſa famille & à ſes vaſſaux, goûtoit tous les plaiſirs d'une vieilleſſe occupée, qui ſuccède à de beaux jours qu'ont remplis des travaux illuſtres.

S'il quittoit ſa retraite délicieuſe, c'étoit pour revoir ce Jardin Royal, ce Cabinet d'Hiſtoire Naturelle, qui lui doivent ce qu'ils poſsèdent de plus précieux. Les bâtimens qui renferment une partie de ces tréſors, avoient été embellis & agrandis par ſes ſoins & même par ſes avances. Les merveilles des trois règnes y ſont dépoſées dans un ordre qui ſemble être celui que la Nature indiqueroit elle-même. Ce Jardin, ce Cabinet ſont devenus une bibliothèque immenſe, qui nous inſtruit toujours & ne peut jamais nous tromper. Là, M. de Buffon, jetant un coup-d'œil ſur tout ce qui l'environnoit, pouvoit jouir, comme le Czar Pierre, du plaiſir d'avoir repeuplé & enrichi ſon Empire. Il y recevoit les viſites & les hommages des Savans, des Voyageurs, des Hommes illuſtres dans tous les genres, & même des Têtes couronnées. Pluſieurs lui apportoient ou lui envoyoient des animaux, des plantes, des foſſiles, des coquillages de toutes les parties de la terre, des rivages de toutes les mers. Ariſtote, pour raſſembler ſous ſes yeux les productions de la Nature, avoit eu beſoin qu'Alexandre fît la conquête de l'Aſie ; pour raſſembler un plus grand nombre des mêmes productions, que falloit-il à M. de Buffon ? Sa Gloire.